

Pascale Jamouille, « **Métissages socioculturels des adolescents des quartiers populaires** » dans D. Jeffrey, J. Lachance, D. Le Breton, *Penser l'adolescence*, Presses Universitaires de France, 2016, pp 235-246.

Les adolescents des quartiers populaires, descendants d'immigrants¹, vivent un délicat processus de métissage socio-culturel : un processus de métamorphose, qui accompagne les migrations et les immigrations, qui crée les conditions d'inter-fécondation des cultures à travers les sujets migrants et leurs descendants. Inscrits dans une histoire migratoire, habités par plusieurs mondes, les adolescents se métissent par essais et erreurs, par oscillations de positions, dans des jeux de tensions inéluctables et continues (Laplantine, Nouss, 2011(1997)). La pensée métisse est instabilité et déséquilibre. Elle ne donne pas le sentiment de posséder une identité stable, claire, définitive. Elle sollicite constamment la nuance, l'interprétariat interculturel, la créativité conciliatrice, les arrangements évolutifs entre des loyautés contradictoires (Moro, 2002). A défaut de savoir-faire métis, ces jeunes sont désignés, avec mépris, comme « Français de papier » ou, à l'inverse, « traître à leur race » ; ou pire encore, les deux. La richesse et la quiétude des métissages dépendent des transmissions familiales reçues et de la qualité de vie des enfants d'immigrants, des possibles qui s'ouvrent à eux et de la sécurité des relations interculturelles qu'ils nouent. Les métissages sont aussi profondément singuliers, ils s'inscrivent dans une histoire évolutive et des qualités personnelles.

Dans les lieux de relégation urbaine, tisser ses référents socio-culturels et se réaliser, peut se révéler une tâche ardue, faite de frustrations et de rancœurs. C'est du moins ce que révèle une enquête de terrain socio-anthropologique, auprès de migrants et de familles immigrées de longue date, que j'ai pu réaliser dans les quartiers populaires de Seine-Saint-Denis, en banlieue nord-est de Paris (Jamouille, 2013). Je circonscrirai ici son questionnement large, en le recentrant sur les aléas des métissages socio-culturels des adolescents.

Dans ce chapitre, je développerai transversalement trois types de réflexions. La première portera sur la pertinence mais aussi les limites de l'approche de terrain, socio-anthropologique, qui part des perspectives des jeunes et des familles. Le second traitera des vulnérabilités particulières de ces adolescents, métis socio-culturels, relégués aux périphéries

¹ Nacira Guénif-Souilamas (2000) récuse le terme « jeunes issus de l'immigration » et lui préfère « descendants d'immigrants ». Cette terminologie ayant l'avantage d'inscrire ces jeunes dans une histoire qui a commencé bien avant le déplacement de leur famille. La notion de « descendants » donne à ces enfants des ancêtres, dit-elle, elle permet de rétablir la continuité généalogique nécessaire à la construction de leur identité.

urbaines. Le troisième décrira comment les doutes et tensions, inhérents aux métissages, se conjuguent très concrètement aux questionnements adolescents.

Lieux d'enquête : un département « monde », au nord-est de Paris

La Seine-Saint-Denis, plus communément appelée « le 9.3 », est une ancienne banlieue rouge, où des industries lourdes employèrent des contingents successifs de mains d'œuvre étrangères. Ces populations ouvrières et immigrées furent particulièrement touchées par le chômage de masse, quand le démantèlement industriel devint massif, à partir des années 1975 (Kepel, 2011). A leur arrivée, la plupart de ces familles vécurent dans des habitats précaires et des bidonvilles surpeuplés ; les plus débrouillardes bâtirent des pavillons avec les moyens du bord. Entre 1953 et 1973, pour résorber la crise du logement, un nombre important de grands-ensembles urbains furent édifiés par l'Etat ; ils abritaient des milliers d'appartements dans un périmètre réduit. Bâties au plus bas prix possible, beaucoup se dégradèrent rapidement. Certains sont encore aujourd'hui très peu desservis par les transports publics. Ces grands-ensembles ont d'abord bénéficié d'une relative mixité sociale, ensuite des politiques publiques successives ont progressivement densifié là des familles d'origine populaire et étrangère (Avenel, 2007). Si le 9.3. est qualifié de « département monde », c'est aussi parce que la proportion de nouveaux migrants ne cesse de s'accroître (Tribalat, 2010), en particulier dans ces lieux que les artistes appellent « les grandes cités de l'immigration » et les sociologues « les zones urbaines sensibles ». Elles sont marquées par le haut taux de chômage, le bas taux de qualification des jeunes et le développement concomitant de l'économie souterraine (Sauvadet, 2006 ; Jamouille, Roche, 2012). Dans ces lieux où les populations vivent de fortes ségrégations, spatiales, sociales et ethniques, les révoltes sont toujours susceptibles de prendre corps. Ainsi en automne 2005, les premières émeutes survinrent à Clichy-Montfermeil, une des zones les plus enclavées de Seine-Saint-Denis, pour se propager ensuite dans toute la France. La réaction de l'État français, qui déclara une forme de guerre à la banlieue, le mépris ressenti par les populations musulmanes, ravivèrent là les souvenirs de la guerre d'Algérie (Kepel, 2011).

Les jeunes qui ont participé à l'enquête se désignent « immigrés » ou « familles immigrées », nommant là un champ expériences sociales particulières. Si leurs parcours et leurs conditions de vie ne peuvent en aucun cas être généralisés à l'ensemble des jeunes descendants d'immigrants, ils montrent en « effet-loupe », les tensions sociales, les impasses du métissage quand prévalent l'aveuglement, le mutisme et les relégations.

Difficultés, limites et pertinence de l'approche socio-anthropologique

Dans cette enquête, la participation des jeunes métis socio-culturels était indispensable. Or, ce terrain était marqué par le silence des jeunes sur leurs origines et le souhait de nombreux professionnels du secteur de la prévention ne pas déroger à l'indifférenciation républicaine. Mes questions sur l'expérience du métissage heurtaient leur sensibilité : ils soulignaient les risques d'assigner des adolescents à des « traits culturels d'origine ». Ils craignaient de surajouter une différenciation « ethnique » aux problèmes sociaux vécus par l'ensemble des banlieusards.

Pour ma part, comme anthropologue belge, familiarisée à la clinique de l'exil, je ressentais un sentiment de malaise au contact de ce modèle d'intégration, même si j'en partageais les présupposés universalistes. Dans ma pratique d'ethnographe, j'avais pu observer que les lieux de parole sur le métissage deviennent précisément les lieux de son apaisement (Jamouille, Mazzocchetti, 2011). Mais cette évidence était la mienne, pas nécessairement celle des habitants de Seine-Saint-Denis. Comment allais-je m'adapter à leurs conceptions tout en préservant *a minima* les miennes ? J'étais affectée par les inquiétudes inhérentes aux métissages (Favret-Saada, 1990).

Dans un premier temps, je puisais des traces de vécus expérientiels dans des productions culturelles d'auteurs de l'immigration. En trame de fond, les intrigues relataient le même type de questionnements : la quête de l'histoire des parents et des ancêtres, les discriminations, la complexité des relations entre les générations, les processus de tissage identitaire que réalisent, par le média de l'écriture, des artistes issus d'appartenances sociales et culturelles qui leur semblent, par moments, antagonistes.

Pendant mes soirées en banlieue, je participais à différents groupes de paroles d'adolescents, principalement issus de la diversité. Dans ces « points écoutes », implantés au cœur des lieux de vie, les discussions portaient sur la gestion de l'espace public (trafics et rixes intercités, tensions de genre ...), sur les conflits intergénérationnels, les rancœurs scolaires, les vécus de ségrégation et la frontière sociale Paris/banlieue. Ces groupes de pairs reconstruisaient une capacité de parole mise à mal par le sentiment d'exil, les doutes inhérents au métissage et les expériences d'humiliation sociale. Avec le temps, je pus réaliser, des récits de vie approfondis avec quelques-uns de ces jeunes.

Autre approche, très porteuse pour l'enquête, je fus hébergée en cité par des familles immigrées. Or, la sphère privée permettait davantage de parler des dimensions socio-culturelles de l'identité que la sphère publique. Pour soutenir mon travail, mes hôtes invitaient

leur famille élargie, leurs proches, parfois jusque tard dans la nuit. De ma position d'invitée, ils me transmettaient la diversité de leurs vécus métis.

Ainsi, pour accéder aux logiques du silence des professionnels et des jeunes, je me suis rapprochée d'eux sans questionnement intempestif, selon la méthode, artisanale et lente, du déchiffrement ethnologique (Petonnet, 1995 (1979)). Le temps passé avec les gens et le croisement des informations recueillies me permirent de border le silence de l'immigration et des métissages, un silence fait de ruptures et de non-dits sociaux.

Des silences socio-historiques et familiaux

Les narrations des adolescents sur les sagas migratoires de leur famille étaient souvent faites de lacunes, de trous, de discours de surface, comme l'avait souvent été la transmission de l'histoire familiale. Les jeunes citaient des faits, des dates, des squelettes d'histoire, des narrativités « congelées » sans les dimensions émotionnelles et les affects vécus. Ils ajoutaient : « mon origine, c'est ma cité », comme si leur histoire avait commencé là. Ils vivaient coupés d'une large part de leur « capital biographique », à savoir le capital de souvenirs familiaux, vivants et vibrants, utiles pour tirer les leçons de l'expérience, évaluer les situations et faire des choix (Delcroix, 2001).

En général, ces familles sont arrivées en France d'Algérie, du Mali, du Sénégal... dans le cadre des anciennes immigrations de travail, coloniales ou postcoloniales. Elles ont emporté avec elles l'histoire de leurs ancêtres (la traite, l'esclavage, les prédatons coloniales) et leurs propres vécus (les exactions des guerres d'indépendance, leurs répercussions en immigration). A ce sujet, le « presque silence » de l'histoire officielle entre en résonance avec celui de beaucoup de familles immigrées (Stora, 2009 ; Guenif-Souilamas, 2000). Cette sociohistoire, souvent refoulée, « pour que les enfants puissent aimer la France » peut faire partie des transmissions « malgré soi », cette part aveugle avec laquelle chacun a appris à vivre, et qu'il lègue à ses enfants, sous formes d'affects non représentés (peurs, colères, révoltes...) (Conrotte, 2014).

L'injonction à l'assimilation a souvent contribué à précariser les transmissions parentales. A leur arrivée, il a été fortement conseillé à ces familles de ne pas transmettre leurs langues et leurs cultures à leurs enfants pour qu'ils puissent mieux « s'intégrer et réussir en France ». Pour toutes ces raisons mêlées et d'autres, plus subjectives, liées aux singularités de l'histoire pré-migratoire, les processus de métissage des adolescents sont souvent marqués par des ruptures généalogiques et culturelles. Chaque jeune devant résoudre une équation complexe :

comment se métisser quand on ignore quasi tout de l'histoire, de la langue et de la culture de ses parents? A ce silence sur les origines se conjugue de nombreux non-dits sociaux sur la condition immigrée en banlieue.

Les non-dits sociaux en banlieue

Quand il prône l'égalité tout en étant profondément discriminant, le modèle républicain perturbe les adolescents issus de la diversité, leur donne un profond sentiment d'injustice. Ils ont le sentiment que leur propre pays « ne fait pas ce qu'il dit et ne dit pas ce qu'il fait ». Ils vivent une forme de distorsion cognitive entre les discours explicites et les vécus implicites (Durpaire, 2006 ; Fassin, 2006). Dans les quartiers d'exil, en dépit des promesses d'égalité des chances, les adolescents vivent une forte ségrégation scolaire, socio-spatiale et professionnelle. En rupture avec leur histoire et leur culture d'origine, beaucoup se sentent aussi coupés de la réussite sociale en France.

Lorsqu'un groupe d'appartenance, ici la société française, rejette implicitement certains de ses membres en raison de la couleur de leur peau, de la consonance de leur nom, du stigmate qui touche leurs lieux de vie, plusieurs issues s'offrent à ceux qui se sentent exclus : soit ils tentent d'agir sur le groupe en entrant en politique ou en s'auto-organisant, soit ils l'évitent le plus possible et cherchent d'autres appartenances pour se sentir exister. Les réseaux sociaux de l'économie souterraine ou les mouvements fondamentalistes peuvent jouer cette fonction ; l'image du dealer, comme celui du leader religieux, devenant alors de véritables modèles identificatoires (Kepel, 2011). Les réseaux souterrains donnent aux jeunes une place sociale, un territoire, une « équipe de travail », un mythe entrepreneurial. Ils se métissent donc, mais dans une économie de l'ombre, noyauté par les dynamiques de concurrence, les rixes intercités et les violences de genre. Dans les « cités dures », on observe un renforcement des contrôles masculins sous couvert de la « protection des filles ». Imposer une séparation des sexes, discréditer les femmes et les minorités de genre devient alors une façon d'acquérir du prestige et du pouvoir.

Quant aux mouvements religieux fondamentalistes, ils relient cette jeunesse à une origine, dite « pure et fière ». Ainsi, en banlieue, de nombreuses églises protestantes néopentecôtistes ou des mosquées néosalafistes, qui se réfèrent de façon littéraliste aux « religions de l'origine », deviennent des supports d'existence importants pour de jeunes banlieusards issus de la diversité. Ils trouvent là une famille élective, des règles de vie et un sentiment de dignité personnelle qui contrebalancent les humiliations et les atteintes racistes. Quand ces groupes

sont seuls à structurer les jeunes ; ils risquent de radicaliser l'écart entre eux et leurs familles, entre eux et la société française, avec des risques d'enkystement dans l'économie de la rue ou de radicalisations religieuses.

Des métissages fragilisés et indicibles

Les métissages peuvent être riches ou appauvris selon la qualité des liens que les adolescents peuvent établir, ici et là-bas, et les transmissions qu'ils reçoivent. Ils peuvent être sécurisés, par les relations apaisées entre les sociocultures qui les habitent, ou insécurisés par les disqualifications ethno-religieuses vécues. Des adolescents se construisent des formes de métissages fluides, inventifs quand ils peuvent passer d'un monde socioculturel à l'autre sans devoir se couper d'une partie d'eux-mêmes ; d'autres vivent des métissages plus clivés, marqués par des conflits de loyauté. Des récits de vie approfondis montrent, en effet-loupe, trois types de scénarios transculturels, souvent transitoires, qui peuvent générer des souffrances importantes.

Dans une première configuration, des jeunes rejettent violemment leurs origines ou en vivent totalement séparés par un silence épais, lourd de hontes enfouies, ce qui peut les conduire à se projeter dans des identités de substitution, fortement implantées dans leur environnement. Si elles deviennent totalisantes, elles peuvent figer leur travail identitaire et les aliéner.

Seconde souffrance potentielle, les dédoublements entre ce que mes interlocuteurs appellent leur « personnalité d'origine » et leur « personnalité française ». Quand ces coupures se radicalisent, elles peuvent mener à des « doubles vies » difficiles à gérer. Si elles freinent les négociations subtiles et continues entre les appartenances, elles peuvent conduire à des impasses existentielles et des déchirements familiaux, en particulier au moment des choix matrimoniaux, quand les injonctions des parents et les désirs des jeunes sont antagonistes.

Troisième scénario qui peut mettre à mal les adolescents, les conflits de loyauté dans des contextes de fortes discriminations culturelles. Quand leurs cultures et religions d'origine sont disqualifiées, des jeunes vivent des tensions qui, par moments, peuvent figer leurs métissages, en les refermant sur leur versant identitaire humilié.

Conclusion : Apports de l'enquête à la socio-anthropologie de l'adolescence

A l'adolescence, ce temps délicat de transition, la question du sens de sa propre existence se pose avec acuité (Le Breton, 2007). Pour se construire une identité fière, nourrie d'appartenances plurielles, les adolescents interrogent leurs origines et leurs affiliations à la société d'installation. Ils reformulent la diversité de leurs héritages et font des choix évolutifs, à partir de renégociations constantes, entre leurs référents sociaux et culturels. Cependant le silence sur les parcours migrants, les ruptures avec les sociocultures d'origine laissent des jeunes sans défense culturelle, sans capital biographique protecteur pendant la traversée de l'adolescence; tandis que des rejets raciaux et sociaux peuvent les empêcher de faire pleinement partie de la société d'installation. Cette double rupture, ce sentiment d'être exclus d'où ils viennent et d'où ils sont, peut freiner les métissages, créer des fixations culturalistes, des rejets violents d'une partie de soi-même ou des tensions identitaires insoutenables.

Les adolescents sont en quête d'une place sociale, de reconnaissance et de respect. Plus leur lieu de vie est stigmatisé, plus la tentation est forte de retourner le stigmate, d'en faire un blason de fierté et de s'auto-définir à travers lui. Plus ils se sentent socialement assignés, plus des adolescents territorialisent leur identité. Sur des fragments de territoire, ils se sentent « chez eux », ce qui les sécurise mais les enferme aussi (Lapeyronnie, 2008). Certains s'enferment dans une économie de la rue, locale, à faible accumulation, qui fonctionne sur la dépense et l'endettement. Elle les expose aux rixes, aux addictions et à la prison. Pour prendre distance avec « le biz », et restaurer leur fierté, des jeunes s'appuient sur des communautés religieuses et leurs prescriptions ; avec les risques bien présents de ré-identification à des groupes néo-traditionalistes fondamentalistes. Dans ces contextes sociaux, la jeunesse témoigne d'un mélange de vulnérabilités et de résistances, selon les appuis qu'elle trouve en famille, les apprentissages qu'elle fait dans ses lieux de vie et la qualité d'offres de services qui caractérise aussi la Seine-Saint-Denis.

Les adolescents entrent en sexualité. Certains l'expérimentent, protègent leurs relations affectives, aspirent à la démocratie des sexes. Cependant, quand les relations sociales sont violentes, les relations de genre le deviennent aussi ; comme si les dominations sociales, raciales, de genre s'emboîtaient mutuellement. Ainsi l'espace public de certaines cités « dures » est noyauté par les compétitions virilistes, l'homophobie, la morale du pur et de l'impur, la sacralisation de la virginité féminine. Ce qui peut créer les conditions de violences de genre et de déprivations socio-affectives.

De nombreuses conduites à risques se déploient au croisement de ces non-dits et ruptures

conjuguées, faits des « blancs » de l'histoire et de mise au ban dans les périphéries sociales. Elles manifestent les souffrances singulières et collectives de ces ados métis socioculturels, socialement relégués. Soutenir les richesses des métissages en banlieue suppose de sortir du mutisme. En ce sens, toute dynamique narrative (familiale, sociohistorique) qui peut déployer les transmissions et permettre aux jeunes de s'historiciser est intéressante. Tout adulte en contact avec ces jeunes peut leur ouvrir un espace de reformulation continue, à travers la narration de soi, de leurs inquiétudes, des tensions entre les mondes qui les habitent, de leurs savoir-faire créatifs en situation. Sortir de l'aveuglement est tout aussi essentiel : reconnaître ouvertement les ségrégations, les discriminations ethno- raciales, les tensions de genre et l'inégalité des chances peut permettre de lutter plus efficacement contre elles.

Bibliographie des auteurs cités

AVENEL Cyprien, *Sociologie des « quartiers sensibles*, Armand Colin, Paris, 2007.

CONROTTE Joëlle, « Le déplacement et ses lignes de faille », in Pascale JAMOULLE (dir.), *Passeurs de mondes. Les arts de faire dans les lieux d'exil*, Academia/L'Harmattan, Louvain-la-Neuve, 2014.

DURPAIRE François, *France blanche, colère noire*, Odile Jacob, Paris, 2006.

FASSIN Didier et FASSIN Éric (dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 2006.

FAVRET-SAADA Jeanne, « Etre affecté », *Gradhiva*, n°8, 1990.

GUENIF-SOUILAMAS Nacira, *Des « beurettes » aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Grasset, Paris, 2000

JAMOULLE Pascale, *Par-delà les silences. Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration*, La Découverte, Paris, 2013

JAMOULLE Pascale et MAZZOCCHETTI Jacinthe, *Adolescences en exil*, Academia/L'Harmattan, Louvain-la-Neuve, 2011.

JAMOULLE Pascale et ROCHE Pierre, *Engagement des jeunes dans le trafic. Quelle prévention ?*, Département de Seine-Saint-Denis/mairie de Paris, 2012.

KEPEL Gilles, *Banlieue de la République. Société, politique et religion à Clichy-sous-Bois et Montfermeil*, Gallimard, Paris, 2011.

LE BRETON David, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Métailié, 2007.

LAPEYRONNIE Didier, *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France*

aujourd'hui, Robert Laffont, Paris, 2008.

LAPLANTINE François et NOUSS Alexis, *Le Métissage*, Téraèdre, Paris, 2011 (1997).

MORO Marie Rose, *Enfants d'ici venus d'ailleurs. Naître et grandir en France*, La Découverte, Paris, 2002.

PETONNET Colette, *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée, 1995 (1979).

SAUVADET Thomas, *Le Capital guerrier. Concurrences et solidarité entre jeunes de cité*, Armand Colin, Paris, 2006.

STORA Benjamin, *Les Immigrés algériens en France. Une histoire politique 1912-1962*, Hachette Littérature/Pluriel, Paris, 2009.

TRIBALAT Michèle, *Les Yeux grands fermés. L'immigration en France*, Denoël, Paris, 2010.